

A travers les récits des compagnons et de la famille de l'aviateur d'une part, puis son propre témoignage d'autre part, le lecteur passe par toutes les émotions. Il attend, espère, s'inquiète, se décourage, se réjouit. Et rêve de devenir pilote. **MARIE ROGATIE**

★★  
**Le satanisme, quel danger pour la société ?**

ESSAI

Sous la direction d'Olivier Bobineau

Pygmalion, 332 p., 21,90 €



Des profanateurs de cimetières se proclamant « enfants de Satan », des chanteurs « gothiques »

célébrant les forces du Mal, des suicides de jeunes liés à l'audition de « musique satanique »... Si l'on se souvient qu'un prêtre a été assassiné par des adeptes du satanisme, en 1996, on peut se demander où l'escalade s'arrêtera. Quatre universitaires se penchent sur le phénomène. L'approche est avant tout sociologique, les auteurs fournissant des outils de compréhension, des perspectives historiques. Le satanisme reste groupusculaire. Il inquiète toutefois, dès lors qu'il prouve sa capacité à pénétrer l'imaginaire. Quand les croyances religieuses s'étiolent, la porte est ouverte à l'inconnu. Comme le disait Chesterton : « Ne plus croire en Dieu ce n'est pas croire en rien, c'est croire en tout. »

DAMIEN LE GUAY

★★  
**Noirs tatouages**  
ROMAN POLICIER

De Val McDermid

Le Masque, 360 p., 21,50 €.



Val McDermid doit sa renommée au duo Tony Hill-Carol Jordan, dont les

aventures ont fait les beaux jours du câble dans la série *La Fureur dans le sang*.

LES SAMEDIS  
DE STÉPHANE DENIS



## Un pékinois à l'attaque

Ce sont des choses vues et sues, c'est-à-dire un mélange de portraits et de ragots, ces deux activités typiques de l'intelligentsia américaine. Gore Vidal qui écrit toujours d'une façon un peu précieuse les réussit très bien, d'autant qu'il y apporte cette touche de vacherie-sans-y-toucher typique des relations qui occupèrent les écrivains américains des années 60 – les occupèrent entre eux évidemment.

Les portraits sont par exemple de Capote, que Vidal détestait et auquel l'avait opposé une rivalité mondaine : leur lutte pour s'approprier les Kennedy, John (c'est-à-dire Jack) et Jackie. L'affaire alla jusqu'au procès, Vidal ayant été mis en cause publiquement par Capote, et longtemps après Capote fut contraint de présenter des excuses. Vidal devait lui réserver, dans le chenil de ses souvenirs, un pékinois assez vicieux pour lui mordre les chevilles quarante ans plus tard. Très bonne scène de Vidal qui raconte un dîner avec

Barbara Cartland et en profite pour exécuter Capote : « Un merveilleux menteur. Nul ne l'arrêtait jamais. Bien inspiré, telle Jeanne d'Arc entendant ses voix, les yeux mi-clos, il se mettait à inventer des histoires sur les gens qu'il n'avait pas connus ou dont il n'avait même pas entendu parler la plupart du temps. Bien qu'il se jugea l'héritier de Proust, l'allusion que je fis un jour à Mme Verdun le laissa muet. Peut-être le rencontrai-je une fois par décennie, en général par hasard. » Tout est dans le « en

général par hasard » et voilà le pauvre petit Capote exclu du paradis de ceux qui connaissent vraiment les Kennedy, Vidal en tête.

Aussi le livre est-il une divertissante promenade, façon « un écrivain nous raconte ses voyages », dans la vie culturelle des Etats-Unis telle qu'elle se propose à ces provinces sous mandat : New York d'abord et ensuite Ravello en Italie, Bangkok en Thaïlande et naturellement Hollywood en général. Le meilleur portrait, d'un point de vue littéraire, est sûrement celui de Graham Greene qui avait une villa à Capri mais ne fréquentait guère les autres écrivains installés sur la côte amalfitaine. Malgré les invitations de Vidal, Greene ne devait lui donner satisfaction qu'à Moscou où Gorbatchev avait organisé une réunion d'intellectuels occidentaux. Vidal rapporte que Greene se montra confiant dans l'évolution de l'URSS parce qu'elle resterait sous la tutelle du KGB et que seul le KGB était assez instruit et compétent pour gouverner la nation postsoviétique. Ensuite Vidal retourne aux ragots d'écrivains et montre Greene fuyant les interviews et la télévision, même les séances de photographie, du moins tant qu'elles se passaient à l'Ouest. Vidal qui s'était comme Mailer présenté aux élections (sans plus de succès, il faut l'ajouter) note avec une satisfaction toute spéciale qu'à l'Est, les interviews et les photographes ne posaient aucun problème à Greene. Tout le livre est comme cela : un très bon témoignage de littérature homosexuelle anglo-saxonne. Et le trait final sur Greene tellement bien vu : « Son regard était étrangement vitreux, comme du mica. »

*A l'estime*, de Gore Vidal, Galaade Editions, 269 p., 23,90 €. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Guillaume Villeneuve.

Elle revient avec un roman au rythme plus tranquille, rendant hommage à la littérature britannique. Dans la région du Lake District, on découvre un cadavre centenaire paré de tatouages mystérieux. La jeune universitaire Jane Gresham n'en doute pas : il s'agit du corps de Fletcher Christian, chef de la mutinerie du *Bounty*. Un poème épique de William Wordsworth en fait le récit. Certains tueraient pour s'emparer du précieux document... On ne résiste pas à l'esprit éclectique et à l'incroyable bonne humeur de la brillante Ecossoise.

DELPHINE MOREAU

Traduit de l'anglais (Ecosse) par Philippe Bonnet et Arthur Greenspan.

EN POCHE

**La Mauvaise Vie, suite...**

RÉCIT

De Frédéric Mitterrand  
Pocket, 263 p., 5,90 €.



Frédéric Mitterrand fait mieux que d'aimer le cinéma, il en habite la légende et la dissidence,

avec la grâce d'un personnage et la culture d'un cinéophile. *La Mauvaise Vie, suite...* déroule ses souvenirs du Festival de Cannes, mêlant les époques et les rencontres, passant de Sean Penn à François Chalais et d'un film néopunk hongrois à un zoom sur les épaules des jolis garçons. Mitterrand, c'est l'antipeople. Stars, seconds rôles et figurants sont traités avec la même densité sensuelle, tragique, énigmatique. Chez lui, tout est charmant et empoisonné. Jamais mystifié par la frime ou l'imposture, on dirait Oscar Wilde en scooter sur la Croisette. Le voilà dans une fête avec « Bruce Willis et des putes de classe internationale (...), Gena Rowlands cernée par des tapettes intellos » et « une folle raélienne qui insiste pour que je sois born again ».

JEAN-MARC PARISIS